U d'/of OTTAWA
39003003932372

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/proteclau00clau

PROTÉE

CE
FEV 14 1973

PAUL CLAUDEL

PROTÉE

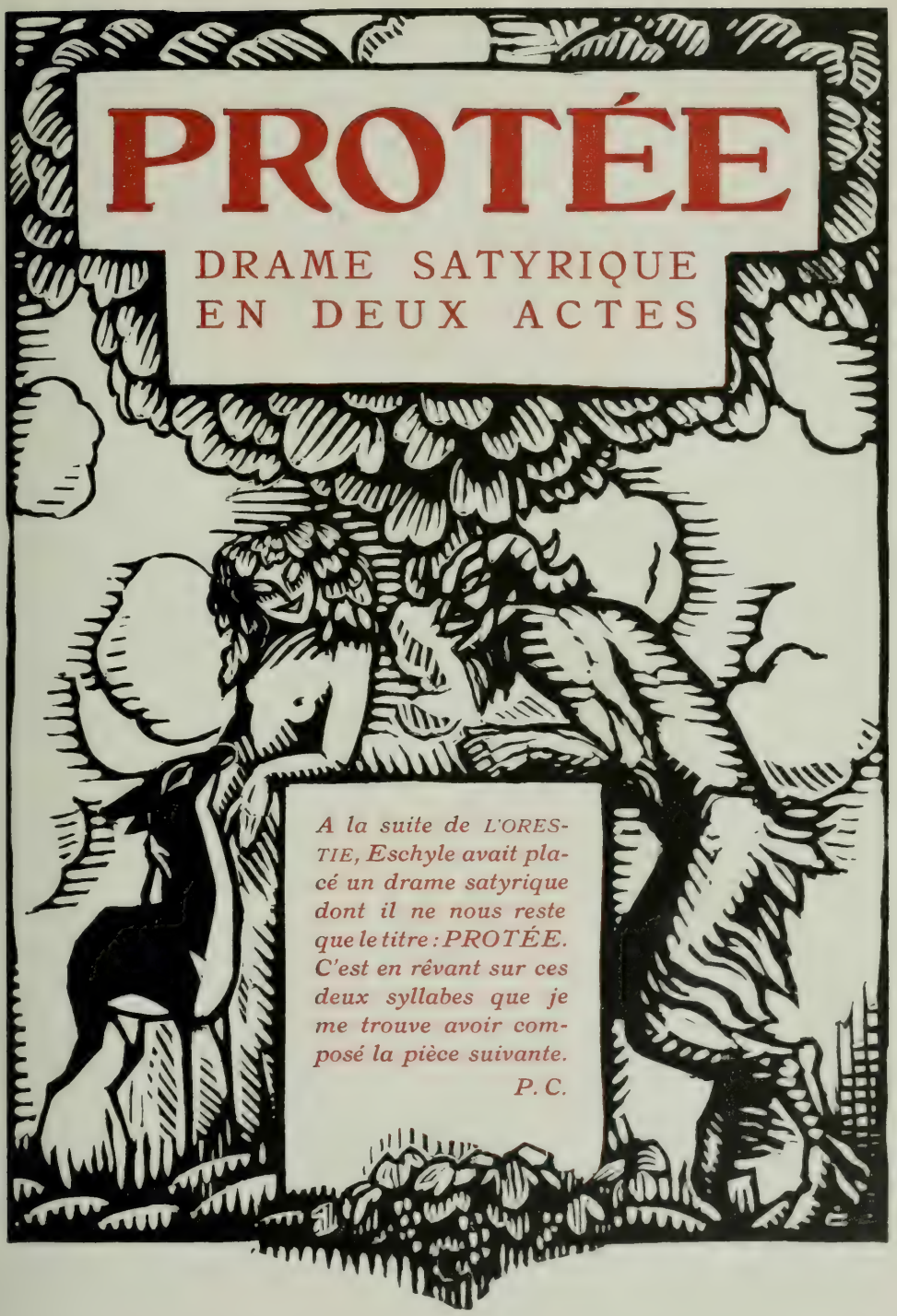
ILLUSTRÉ PAR DARAGNÈS

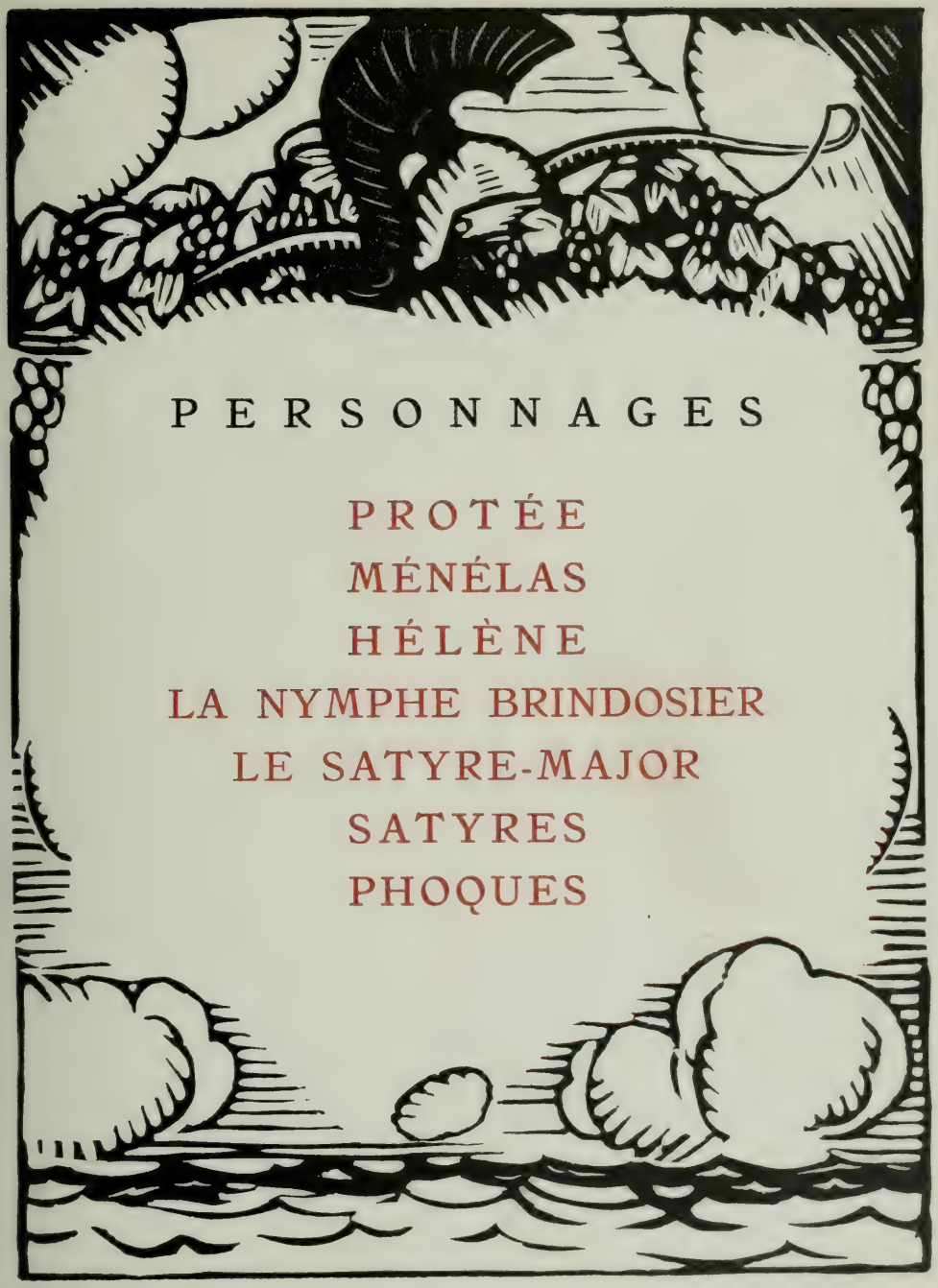
Universitas
BIBLIOTHECA

CETTE ÉDITION SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA-NAVARRE A ÉTÉ TIRÉE A DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS A LA PRESSE DES LETTRES A A J ET TROIS CENT QUATRE-VINGT-DIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 1 A 390. LES BOIS ONT ÉTÉ BARRÉS APRÈS LE TIRAGE.
TOUS DROITS DE REPRODUCTION DU TEXTE ET DES GRAVURES RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD. 1920

EXEMPLAIRE N° 313

PQ
2605
L2P7
1920


PROTÉE
DRAME SATYRIQUE
EN DEUX ACTES
A la suite de L'ORESTIE, Eschyle avait placé un drame satyrique dont il ne nous reste que le titre : PROTÉE. C'est en rêvant sur ces deux syllabes que je me trouve avoir composé la pièce suivante.
P. C.



PERSONNAGES

PROTÉE
MÉNÉLAS
HÉLÈNE
LA NYMPHE BRINDOSIER
LE SATYRE-MAJOR
SATYRES
PHOQUES

ACTE I

'ILE de Naxos, que pour la commodité de l'action on supposera placée entre la Grèce et l'Égypte. On la voit tout entière au milieu de la scène comme un grand gâteau de mariage anglais en sucre blanc ou comme le couvercle d'une soupière rococo. C'est un assemblage assez prétentieux de rocailles

pittoresques péniblement terminé au sommet par une espèce de boucle ou de volute. Le rivage est représenté par des toiles d'emballage bordées pour écume d'une ruche blanche froncée et la mer par une grande étendue de linoléum.
Le fond de la scène est caché par des bandes d'étoffe grise.

LA NYMPHE BRINDOSIER. — Satyres chèvre-pieds, triste brigade, écoutez-moi ! de ceux que Protée, le vieillard absurde de dessous la vague,
A ramassés un par un comme on pique les grains mûrs d'une grappe,
Quand ils riboulaient de l'un de nos bateaux, car ces bêtes n'ont pas le pied marin, et vous pensez si nous nous amusions à les ramasser !
Et ce n'est pas une fois ni deux que le Fils de Zeus a traversé et retraversé avec furie d'un bord à l'autre cette mer si bleue qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge !
Soit qu'il se porte vers l'Inde, soit qu'il ait envie de la Thessalie, car ce n'est pas la raison ni aucun ordre qui conduit le dieu du vin !
Et quand le chef même titube,
A quel fil voulez-vous que se rattache un pauvre Satyre, quand la mer et le bateau dansent à qui mieux mieux,
Et que tout au hasard monte et descend, et vous direz que c'est nous qui sommes ivres !

Et que la voilà quand elle s'apaise toute paonnante au soleil de grandes fleurs de pive dans le grésillement de l'écume !
— M'entendez-vous, petits frères ?
LES SATYRES, *faiblement, derrière la scène (Chœur polyphonique.)* — Mééé é !
BRINDOSIER. — Quelle triste voix ! Mais je vous le dis, bientôt vos douleurs prennent fin,
Et l'étroite prison de cette œuvre d'art que Protée appelle son île, et le régime absurde, et l'esclavage du vieillard !
Bientôt le vaste monde à nouveau nous est ouvert ! Ah, qu'il y fait bon mener son train alors que tout est désert encore.
Et qui reprocherait à un dieu dans sa joie de prendre la forme d'une bête, s'il ne peut s'en empêcher,
Une fois qu'il a pris l'odeur de la terre, plus forte que celle d'un lion ou de troupeaux fumants,
Alors que c'est le matin, et que tout est libre encore, et qu'il n'y a pas une Face-pâle à voir, et que le monde est à nous !
Sus, durs paysans ! que d'autres de vos frères partent à la recherche des métaux sous la terre ! mais nous, c'est de son sang vivant que nous voulons tâter !
A nous de reconnaître la longue et brûlante colline sous les prunelliers pour y mettre la vigne comme un fausset tortueux et le pépin de feu entre les durs silex !

Ce soir nous serons partis, mes compagnons !
LES SATYRES *(Chœur polyphonique.)* — Mééé ! Mééé ! Mééé !
BRINDOSIER. — Mé é ! Mé é ! Oui, vous pouvez bêler ! bêtes à laine ! bêtes à chagrin ! demi-bêtes et demi-dieux ! Notre salut est proche !
Nous pillerons la grappe encore ! Frais vallon, nous couperons d'un jus rouge encore l'eau rapide et glacée de ton artère !
Et je déterrerai pour vous ce pot que j'ai enfoui jadis entre les pieds du dieu Chronos, empli d'un dur nectar qui est aussi brun que la giroflée !
A la fête des vendanges quand on flambe les vieilles queues avec une mèche de soufre,
Vous me verrez danser encore pour vous sur la tonne roulante, une torche dans chaque main !
Aussi vrai que mon nom est Brindosier, et la chèvre montagnarde qui m'a conçue
M'a nommée ainsi à cause de la manière dont je sais prendre le poignet d'un homme et le ficeler tout à coup comme une couleuvre,
Comme ces longs rubans que le vigneron porte au cordon de son tablier !
Et seul le vieillard Protée a su un jour me prendre et me capturer, avec ses perles idiotes ! (mais je lui revaudrai ce tour).
Car j'ai regardé dans ses phylactères prophétiques où lui-même ne comprend rien, archives du Futur, et j'y ai vu des choses qu'il ne sait pas.

Notre délivrance approche !
Voici que le divin Ménélas, le fils d'Atrée, le gendre de Jupiter,
Approche sur un navire aussi fou que son maître,
Et à chaque vague le fier cheval à la crinière de chevilles qui sans voile et sans gouvernail entraîne la nef cabriolante
Pique du nez dans la plume et le relève incontinent vers le ciel comme une cocotte qui boit.
Il arrive ! Il débarque !

LES SATYRES *(Chœur polyphonique — interrompu.)* — Méé ! Méé !

(Une flèche, puis une autre, vole au travers de la scène. Fuite éperdue des Satyres.)

MÉNÉLAS, *derrière la scène.* — Maintenant j'ai les deux pieds à terre et je défie les dieux !

BRINDOSIER. — Il est sauf et, bien sûr, la première chose à faire est de blasphémer.

Elle se retire à l'écart.

Entre MÉNÉLAS, l'arc au dos, tenant de la main droite une épée et de la main gauche la main d'une femme voilée, HÉLÈNE.

SCÈNE I

MÉNÉLAS. — Dieux ! ce n'est donc pas assez d'avoir déchaîné tous les éléments ensemble contre moi,
Et si ce coup de foudre par le travers de Syra, qui a fait de mon mât une écharde, ne nous a pas coupés en deux, c'est pas la faute de celui qui l'a ajusté !
Il faut encore vous moquer de moi !

Ce matin voilà le bateau contre le vent sans rames ni gouvernail qui se met à marcher tout seul comme quelqu'un qui sait où il va,
Et voilà la terre, c'est bien. Mais la première chose que je vois sur un rocher, qui me regarde avec ses gros yeux,
C'est un sauvage avec de grandes cornes de bélier qui lui sortaient de la tête, qui me regardait en me tirant la langue.
J'ajuste le monstre, je tire, il fuit,
Et fuyant à petits sauts il me montre des cuisses et un derrière tout couverts de long poil comme celui d'un bouc !
Que me veut cet être biscornu ? Alors ce n'est pas assez de me poursuivre, il faut encore m'insulter !
Car les choses que je ne comprends pas sont pour moi comme une insulte personnelle.
Un homme avec un cul de bouc, j'en ai le rouge au front !
C'est bien, je vous défie tous, là-haut, toute la séquelle dans l'Ouranos !
Et toi-même, le beau-père ! Qu'est-ce que tu faisais pendant que Pâris m'enlevait ta fille ?
C'est alors qu'il fallait brandir tes pétards et ta machine à tonner !
Mais c'est bien. Sans toi je suis allé la reprendre où elle était,
Et je ramènerai à Sparte avec moi celle-ci que j'ai épousée et qui est ma propriété,

Que tu le veuilles ou non, malgré le vent et la tempête, et toutes ces choses que l'on ne comprend pas !
L'épée du moins est une chose que l'on comprend et le bel Alexandre, là-bas, en a tâté, ce cher Pâris ! Viens, Hélène, tiens bien ma main, je ne te lâcherai pas.
Et je ne puis dire que je tire de toi grand plaisir. Mais enfin, telle quelle, c'est toi, et je te tiens, et tous te reconnaîtront, et je te ramènerai dans Sparte.

Entre BRINDOSIER.

Qui va là ?

Il la met en joue.

BRINDOSIER. — Salut, héros !

SCÈNE II

MÉNÉLAS. — Qui es-tu ?
BRINDOSIER. — Salut, fils d'Atrée et gendre de Jupiter !
MÉNÉLAS. — Comment me connais-tu ?
BRINDOSIER. — Qui ne connaît Ménélas et la vengeance qu'il a tirée de Priam ?
Toute la mer, bleu-sur-bleu, est emplie de ta gloire !

Abats cet arc.
MÉNÉLAS. — Es-tu de la bande aussi de ces sauvages ?
BRINDOSIER. — Je ne suis qu'une pauvre Nymphe, et ma mère m'appelait Brindosier,
A cause de mes mœurs rustiques et de mon simple langage.
MÉNÉLAS. — Allons, une Nymphe à présent !
Et ce sont des cornes que je vois sous tes cheveux ?
BRINDOSIER. — A peine. De tout petits cornichons d'écaille blonde, un simple ornement.
Et vous ne me ferez pas croire qu'un homme comme vous
N'ait jamais rencontré de nymphe dans sa vie ?
Abats cet arc, héros, qui me fait frémir !
MÉNÉLAS, *abaissant son arc et la main sur son épée.* — Tout cela n'est pas clair.
Mais je n'ai peur de rien. Il n'est pas né, celui qui m'enlèvera celle que je tiens par la main !
BRINDOSIER. — Qui est-ce ?
MÉNÉLAS. — Ecoute. Elle te le dira elle-même.
HÉLÈNE. — Je suis Hélène.

Elle se tait.

BRINDOSIER. — Eh quoi, c'est la fameuse Hélène que vous tenez par la main ?
MÉNÉLAS, *avec orgueil.* — Elle-même.
BRINDOSIER. — Salut, Hélène.
MÉNÉLAS. — Elle ne répondra pas. Depuis ce qui est arrivé,

Elle est si tellement pleine d'orgueil qu'on ne peut rien en tirer
Hors " Je suis Hélène " !
BRINDOSIER. — Salut, fille de Jupiter !
MÉNÉLAS. — Quel est cet air de doute et d'étonnement ?
BRINDOSIER, *le tirant à part.* — Monsieur, c'est que nous avons ici une autre Hélène.
MÉNÉLAS. — Une autre Hélène ?
BRINDOSIER. — Il y a juste dix ans et le jour où tu ne la vis plus dans ta maison.
MÉNÉLAS. — J'ai entendu déjà cette bonne histoire
D'une autre Hélène qui vit entre la Crète et l'Égypte.
BRINDOSIER. — Veux-tu la voir ?
MÉNÉLAS. — Je n'y tiens pas le moins du monde.
BRINDOSIER. — Laisse-moi voir celle-ci.
MÉNÉLAS. — A quoi bon ?
BRINDOSIER. — As-tu peur ?
MÉNÉLAS, *levant le voile d'HÉLÈNE.* — Voilà comme j'ai peur.

BRINDOSIER regarde HÉLÈNE et ne dit rien.

Eh bien ? Naturellement c'est le même visage ?
BRINDOSIER. — Oui.
MÉNÉLAS. — J'attendais cela ! c'est encore un tour pour me vexer !
Mais je suis un vieux chien dont on ne brouille pas les voies si aisément.

BRINDOSIER. — Qui donc, si pas elle, t'aurait décrit à moi si justement que je te reconnus aussitôt ?
Ce teint coloré, ce front bas, ces petits yeux défiants, et cet air de taureau ?
Et cette mèche blanche qui le jour de ton mariage déjà se mêlait à tes boucles d'hyacinthe ?
Allons, lève ce casque.
MÉNÉLAS, *se démasquant.* — C'est vrai.
BRINDOSIER. — Veux-tu d'autres détails ? Qui d'autre te connaîtrait ainsi ?
MÉNÉLAS. — Je sais que la véritable Hélène est celle que je tiens par la main.
BRINDOSIER. — Tu le sais ?
MÉNÉLAS, *déclamant.* — Je le sais, je le vois, et j'en suis convaincu.
BRINDOSIER, *de même.* — Mais on n'est convaincu que dès qu'on n'est pas sûr.
MÉNÉLAS. — C'est Hélène.
BRINDOSIER. — Quelles preuves en as-tu ?
MÉNÉLAS. — Quelles preuves ? Je n'en veux d'autres que Troie en cendre et deux cent mille hommes égorgés !
Et ces dix ans de patience forcenée, l'un après l'autre, faits de jours que j'ai tous comptés.
Et ma nièce Iphigénie mise à mal, et l'attente suprême dans le ventre du Cheval de bois !
Et tu dis que ce n'est pas Hélène !
BRINDOSIER. — L'appât des dieux qui voulaient détruire Priam a été bon.

MÉNÉLAS. — Ne me mets pas en colère, tais-toi ! et dis-moi quelle est cette île.
BRINDOSIER. — Naxos.
MÉNÉLAS. — Naxos ? D'après la carte elle est bien plus au nord.
BRINDOSIER. — Elle est ici pour le moment.
MÉNÉLAS. — Très bien. Et quel est le maître de Naxos ?
BRINDOSIER.—Le vieillard Protée, roi des phoques et de tous les monstres amphibies.
MÉNÉLAS. — Peut-il me donner un grand morceau de chêne de vingt coudées pour faire un mât ? et un autre de dix coudées pour faire une antenne ? et soixante brasses de funin, et cent pieds carrés de bonne voile de lin, et quarante paires d'avirons, et de l'étoupe, et trois chaudières de goudron, et un peu de peinture ?
BRINDOSIER. — Tout cela, il peut te le donner. Mais il est avare.
MÉNÉLAS. — Je n'ai rien du tout pour le payer.
BRINDOSIER. — Tu peux te faire donner tout cela sans argent.
MÉNÉLAS. — Comment ?
BRINDOSIER. — Par art et ruse, que moi, Brindosier, t'enseignerai.
MÉNÉLAS. — Mais toi-même que fais-tu ici ?
BRINDOSIER. — Bacchus notre maître
M'oublia derrière lui quand il vint quérir Ariane ici.

(Baissant les yeux.) Le vieillard Protée m'avait séduite.

MÉNÉLAS. — Est-il si beau ?

BRINDOSIER. — Il est poisson jusqu'à la ceinture.

MÉNÉLAS. — Tout est donc à moitié dans ce pays ! S'il y avait des canaris, je parie qu'ils seraient à moitié goujons !

BRINDOSIER. — Tout de même un homme-poisson, c'est rare !

MÉNÉLAS. — Est-ce tout ce qui te plaisait en lui ?

BRINDOSIER. — Il m'avait promis des perles.

MÉNÉLAS. — Et moi, je n'ai pas de perles à vous promettre, Mademoiselle, et je ne vous donnerai rien du tout.

BRINDOSIER. — Tu me ramèneras avec toi ?

MÉNÉLAS. — Cela, oui, ça peut se faire.

BRINDOSIER. — Jure !

MÉNÉLAS. — Je le jure ! par Zeus, par la terre, par le ciel, par le Chaos, par le Styx, par tous les dieux, par tout ce que tu voudras !

BRINDOSIER. — Moi, et ces tristes animaux ?

MÉNÉLAS. — Quels animaux ?

BRINDOSIER. — Ces Satyres, mes compagnons.

MÉNÉLAS. — Non, ils empoisonneraient le bâtiment.

BRINDOSIER. — Tu as besoin d'un équipage.

MÉNÉLAS. — C'est vrai. Mais qui donc a parqué ce troupeau de chèvres ici ?

BRINDOSIER. — N'as-tu jamais vu ces longs poissons noirs, qui se jouent autour des navires et ne les quittent pas ? Ce sont les coupants marsouins, ennemis des pêcheurs, terribles aux filets.
MÉNÉLAS. — Ce sont les amis du marin. Ils dansent et lui donnent la comédie. Eux et les mouettes, leurs commères criardes.
On est sûr de les trouver, quand le coq apparaît à l'arrière avec ses seaux d'épluchures.
BRINDOSIER. — Tout ce qui tombe à la mer appartient à Protée.
MÉNÉLAS. — Ouais ! il doit avoir des magasins bien garnis !
BRINDOSIER. — Tout cela est rangé et classé dans les profondes soutes qui sont au dessous de cette île avec un ordre superbe.
Les avirons, les ancres perdues.
Les mâts suivant leur taille, et je ne sais combien de rouleaux de cordages et de voiles avec toutes les marques de la Méditerranée,
Marmites craquées, vieux couteaux, fanaux, accordéons, astrolabes, épissoires, figures de proue.
Tout lui est bon, de tout cela il est amateur.
MÉNÉLAS. — Bien, très bien ! tout cela va me servir.
BRINDOSIER. — Et le voilà, profitant du travail de Bacchus notre maître, qui a incessamment à courir d'un bout du monde à l'autre,
Et du Caucase jusqu'à Madère là-bas dans la houle Atlantique,

Pour enguirlander toute l'Europe des doigts entrelacés de ses sarments,
— Qui s'est mis à faire collection de Satyres !
MÉNÉLAS. — Idée digne d'un phoque !
BRINDOSIER. — C'est que tu ne les as jamais vu s'envoler et traverser la fumée comme des projectiles en l'air au-dessus d'un grand feu de bois sec !
L'antilope de Syrie qui des quatre pieds sans aucun poids vient se poser sur la tête de son pâtre,
Qu'est-ce qu'elle est à côté de nos grands sauteurs ?
C'est pourquoi Protée afin d'animer ces rocailles,
A commencé cette collection de demi-dieux.
MÉNÉLAS. — J'ai failli en casser un tout-à-l'heure.
BRINDOSIER. — Ah, extermine-les tous de tes flèches !
Ah, cela vaudra mieux que de béquiller misérablement à cloche-pied sur ce vilain petit tas de pierrailles,
Où le vieillard marin nous entretient de mets absurdes.
MÉNÉLAS. — Quels ?
BRINDOSIER. — D'eau minérale et de lait concentré !
Ou de fromage de cachalot, quand on peut s'en procurer de temps en temps.
Et de l'eau de pluie que nous ramassons,
Il faut que nous en arrosions six plants de tabac dont il est fier et qui ne paient rien à la Douane.
Ah, nous serions tous morts sans cette amphore parfumée de vin de Crète

Dont il nous reste un tesson,
Et nous nous le passons à respirer de temps en temps.
MÉNÉLAS. — Triste régime !
BRINDOSIER. — Et pas un bon bourbier sentant fort la forêt, pour y vautrer de temps en temps comme les Satyres en ont besoin à la manière des sangliers et des autres bêtes !
Etonne-toi qu'ils aient le poil pendant et décoloré comme la barbe d'un philosophe.
Tout est sec et propre dans cet horrible endroit incessamment lavé et brossé et rebrossé par la mer et par le vent.
L'ail sauvage même, et les œillets de sable, et les farigoulettes,
N'y peuvent prendre racine.
MÉNÉLAS. — Eh bien, je jure par Zeus de vous faire sortir d'ici.
Dis-moi ce qu'il faut faire.
BRINDOSIER. — Es-tu fort ?
MÉNÉLAS *fait jouer ses mains et ses bras.* — Ce sont de terribles pinces.
Quand je le tiendrai dedans, il saura quels athlètes on fait à Sparte.
BRINDOSIER. — Est-il vrai que tu as étouffé Pâris dans tes bras ?
MÉNÉLAS. — Il les a trouvés moins frais que ceux de ma femme, ho, ho !
Il n'y a pas de quoi me vanter.

Il était gras et sans aucune vertèbre comme un haricot vert.
BRINDOSIER. — Eh bien, dans ce cas, ceinture-arrière !
MÉNÉLAS, *faisant le geste.* — Comme cela ?
BRINDOSIER. — Ceinture-le par derrière et tiens bon ! et prends garde à ses coups de queue, le vieux requin !
MÉNÉLAS. — N'aie pas peur, ma fille !
BRINDOSIER. — Ne le lâche pas quoi qu'il fasse !
MÉNÉLAS. — Le bon vieux ne me fera rien du tout.
BRINDOSIER. — Et même si tout-à-coup tu tiens un lion rugissant entre tes bras,...
MÉNÉLAS. — Un lion ?
BRINDOSIER. — N'as-tu jamais ouï parler des tours du Vieux-de-la-Mer ? et qu'il devient à volonté un lion ?
Du feu ?
De l'eau ?
Un dragon ?
Et un arbre fruitier ?
MÉNÉLAS. — Pourquoi un arbre fruitier ?
BRINDOSIER. — Je ne sais, c'est comme ça. Ne te laisse pas étonner. C'est l'ordre invariable. Il n'a aucune imagination. Rappelle-toi bien.
(Elle compte sur ses doigts.)
Un lion d'abord, puis un dragon, puis du feu, puis de l'eau, puis un arbre fruitier. Quand tu verras

l'arbre fruitier, c'est fini, et tu auras le bonhomme à ta merci.
MÉNÉLAS. — Un arbre fruitier, très bien ! Que de choses on apprend quand on se met à naviguer !
BRINDOSIER. — N'oublie pas de lui prendre ses lunettes, c'est d'elles qu'il tient son pouvoir surnaturel.
MÉNÉLAS. — Ses lunettes, très bien !
BRINDOSIER. — Ne laisse pas le vieux phoque t'échapper car il est glissant et tout huileux.
MÉNÉLAS. — N'aie pas peur, j'ai déjà vu un phoque qui parlait.
C'est un batelier de Chersonèse qui nous l'avait amené.
Il chantait en langage scythique et appelait à grands cris son cher père et toute sa famille.
BRINDOSIER. — Quand il aura fini de faire l'arbre fruitier et que tu lui auras pris ses lunettes,
Tu pourras lui demander tout ce que tu voudras.
MÉNÉLAS. — Un mât, des voiles, du goudron ?
BRINDOSIER. — Tu peux tout lui demander, ce qui se passe sur la terre et sur la mer. Il sait tout, il a un abonnement.
MÉNÉLAS. — Un abonnement ?
BRINDOSIER. — Ne sais-tu pas qu'à tous les dieux de la mer et de la terre, suivant leur grade, Jupiter sert un abonnement ?
De temps en temps il leur envoie
Un ruban étroit de papier transparent.
MÉNÉLAS. — Eh bien ?

BRINDOSIER. — Il suffit de le dérouler devant une lanterne et l'on voit tout à la fois,
Le passé, le présent, et l'avenir.
Moi, je n'y comprends rien. Mais tu peux avoir confiance en Protée.
MÉNÉLAS. — Alors je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenu mon frère et ce que fait ma belle-sœur Clotilde à Argos.
BRINDOSIER. — Clytemnestre, veux-tu dire ?
MÉNÉLAS. — Clytemnestre. Les pays chauds vous brouillent la mémoire.
Il revenait de mauvais bruits de là-bas.
BRINDOSIER. — Tu peux tout lui demander.
MÉNÉLAS. — Allons ! où est le vieux ?
BRINDOSIER. — Tous les jours à midi il vient ici pour donner à manger à son troupeau.
Laisse-moi causer un peu avec lui et quand je lèverai la main,
Approche-toi sans qu'il t'entende, et zou ! presto ! ceinture-le par derrière !
— Qu'est-ce qui t'ennuie ?
MÉNÉLAS. — Brindosier !
J'aimerais bien, ah, j'aimerais bien avoir un peu plus de confiance en toi !
BRINDOSIER. — Mon intérêt n'est-il pas le tien ?
MÉNÉLAS. — Ce sont ces cornicules sur ta tête qui m'ennuient.
BRINDOSIER. — Crois-tu que je ne puisse te donner un bon conseil ?

MÉNÉLAS. — Quel bon conseil peut-il y avoir dans une tête cornue ?

BRINDOSIER. — Sais-tu seulement pourquoi ton bateau allait au hasard sans que tu puisses le diriger ?

MÉNÉLAS. — Pourquoi ?

BRINDOSIER. — Regarde à la proue.

MÉNÉLAS. — Eh bien ?

BRINDOSIER. — Ne vois-tu pas que le pauvre gros bon œil est tout effacé !

MÉNÉLAS. — C'est vrai, par Zeus !

BRINDOSIER. — Comment donc veux-tu que le bateau puisse se diriger sans son œil ?

MÉNÉLAS. — Tu as raison. Je n'y avais pas pensé. Par l'âne ! par le chien ! tu es une fille de bon sens et j'ai confiance en toi.

BRINDOSIER. — Cache-toi là-bas sous ces pierres et quand je lèverai la main...

MÉNÉLAS. — Entendu ! Viens, Hélène !

Il sort par le fond, emmenant HÉLÈNE.

BRINDOSIER. — Parle-lui donc de notre Hélène aussi !

Elle sort par la droite.

SCÈNE III

LE REPAS DES PHOQUES

(Musique)

Le plateau tourne apportant un autre site de l'île. On voit PROTÉE tout nu dans une baignoire à fond convexe dans laquelle il se balance et dont le robinet est remplacé par un bouchon. Il est très gros et poilu. Barbe blanche assez maigre, oreilles pointues. Crâne luisant avec quelques rares cheveux.

Sur les yeux des lunettes d'automobiliste. Près de lui sont rangés six plants de tabac dans des pots. Il y a devant lui une corbeille de jonc remplie de poissons qu'il jette à ses phoques.

PROTÉE. — Cot', cot', cot', cot', cot', ! Ici mes moutons ! Ici mes petits poulets ! Cot', cot', cot', !

Des têtes rondes de phoques apparaissent çà et là dans la mer.

Nous y sommes tous ? Un, deux, trois, quatre, six, huit, onze, douze,
Treize ! Le compte y est !
A qui le cabillaud, à qui le congre, à qui les rougets ? à qui le filet de flétan ? Cot', cot', cot', ! à qui la belle alose ?

Tumulte, bataille, cirque, écume, bonds des phoques qui se précipitent du haut des rochers dans l'eau neige et turquoise, braiements, trompettes, coups de queues et de nageoires. (Tout cela est exprimé par la musique.)

Ici, Moustache ! hale-toi sur tes défenses ! nous ne sommes plus jeunes, mon gros. Tiens, prends ce diable, tu n'en as pas peur !
Et toi, Otarys, ma mignonne, viens prendre cette belle limande, marche voir un peu sur tes nageoires de devant, comme sur de petits pantalons !

Elle lui prend le poisson dans la main.

A qui la friture ?

Il sème à pleines mains de petits poissons. Cirque.

A toi, Rhésus ! à toi, Gorgô ! et toi, le petit, qu'est-ce que tu as à braire là-bas comme un âne ? Attrape, mon petit tonneau !

Nouvelle distribution de poissons. Cirque.

Iou, le panier est vide.

Et maintenant, aux choses sérieuses ! au travail ! au travail !

Moustache, quel est le quotient de 0,00005 divisé par 123 ?

Tu n'en sais rien ? Tu me diras cela tout à l'heure.

Et toi, Tambour, tu vas m'additionner 3.977 et 7.896.

Et toi, Gorgô, s'il te plaît, tu m'extrairas la racine cubique de 27.

Allez, vous avez de quoi vous amuser.

Il souffle dans une conque.

Brindosier ! Brindosier !

SCÈNE IV

Entre BRINDOSIER.
On voit MÉNÉLAS qui se glisse derrière les rochers, tenant toujours HÉLÈNE par la main. Il l'attache avec une corde à un rocher derrière lequel lui-même se dissimule.

BRINDOSIER. — Que désire Monseigneur ?

PROTÉE. — Oh, quelle politesse aujourd'hui ! c'est le langage des cours !
Apporte-moi ma cuvette pour me laver les mains.
Ma cuvette de Chine, famille rose, celle qui a des *mao-pings !*
Et que l'eau soit bien chaude.

Elle sort et revient rapportant une moitié de cuvette qu'elle lui met sous le menton.

PROTÉE, *soufflant et barbotant dans la cuvette.* — Bou ! Bou ! Bou !

Musique.

L'ennui, c'est que l'on ne peut avoir que des serviettes dépareillées. Une par-ci, une autre par-là, jamais un service complet.

Il s'essuie.

BRINDOSIER. — Une bonne femme de ménage vous serait plus utile qu'une pauvre Satyresse.
Elle vous rebroderait tout cela à votre chiffre.
PROTÉE, *s'examinant dans un miroir ébréché qu'elle lui tient.* — Oui-da ! Oui-da ! Oui-da !
BRINDOSIER. — Vous m'avez promis de me laisser aller un jour si je suis gentille.
PROTÉE. — Oui-da ! — Ote la brique.

Elle ôte la brique qui cale la baignoire. Il se balance avec satisfaction.

BRINDOSIER. — Moi et les autres animaux à deux pieds, mes compagnons.
PROTÉE, *clignant de l'œil.* — Et que devient Ménélas ?

BRINDOSIER. — Quel Ménélas ?

PROTÉE cligne de l'œil et désigne d'un petit mouvement le rocher derrière lequel MÉNÉLAS est caché.

BRINDOSIER. — Je ne sais ce que vous voulez dire.

PROTÉE, *à mi-voix.* — Il est là qui nous guette derrière ce rocher.

BRINDOSIER, *se jetant à ses pieds.* — Seigneur, vous savez tout et l'on ne peut rien vous cacher.

PROTÉE. — Prends garde de casser ma cuvette. Elle a une fente qui m'inquiète beaucoup.

BRINDOSIER. — Oui, je veux tout vous dire.

MÉNÉLAS sort la tête, elle lui fait signe de se cacher.

Mais tout d'abord...

Elle tire un peigne de sa ceinture et lui peigne les boucles.

Laissez-moi vous passer le peigne un peu, car vous êtes à faire peur avec cette barbe emmêlée et sablonneuse !

Oh, vieux naufrageur !

Dites, il n'y a pas moyen de vous tenir à la maison quand la mer est en folie,

Et qu'elle danse empanachée dans le vent Thrace avec toutes ses lanternes allumées !

(Ah, cela fait du bien après ces souffles étouffants de Libye et l'on respire à pleins poumons !)

Il faut que ce soit vous, n'est-ce pas, que les pauvres diables qui vont au fond,

Voient le dernier à la crête d'une vague, vieux baigneur !
Dansant au milieu des épaves et des corposants, aussi insubmersible qu'une bouteille !
PROTÉE. — Coupe-moi les cheveux.
BRINDOSIER. — Mais il n'y a pas de cheveux ! à peine cinq ou six filaments impalpables ! Ce sont des ciseaux de brodeuse qu'il me faudrait !
PROTÉE. — Ça ne fait rien ! Ce bruit de fer autour de ma tête me procure d'agréables illusions.
Tel, au mois de juin, le colporteur qui s'assoupit en écoutant le coup de la faux dans les prairies épaisses.
BRINDOSIER, *agitant les ciseaux autour de sa tête.* — Mon petit Protée, je vous aime beaucoup.
PROTÉE. — Moi aussi.
BRINDOSIER, *de même.* — Vous ne me croyez pas, cela me fait de la peine.
PROTÉE. — Je te crois, Brindosier.
BRINDOSIER. — Ah, vous êtes si bon, si simple, si délicat !
PROTÉE. — C'est vrai.
BRINDOSIER. — Si curieux, si original ! Cette queue de poisson, quelle idée !
PROTÉE. — N'est-ce pas ?
BRINDOSIER. — Si riche !
PROTÉE. — Oui.
BRINDOSIER. — Vous aimez tellement les beaux-arts ! Cette collection que vous avez, il n'y en a pas deux dans toute la mer Égée !

PROTÉE. — Et c'est sur elle que compte Ménélas, n'est-ce pas, pour réparer son petit bateau ?
BRINDOSIER. — Voulez-vous le garder ici ? Il mettrait tout en désordre dans cette petite île si bien soignée.
Déjà il voulait ravager votre plantation. Depuis qu'il a pris Troie il ne se connaît plus. C'est un sauvage, un vrai dévorant !
PROTÉE. — Ah, rusée, pas vrai ! c'est toi qui l'as endoctriné ?
Il n'arrive jamais ici un frère-la-côte sans que tu lui indiques le moyen de venir à bout du vieux Protée !
J'ai beau me transformer en lion et en dragon, en eau, en feu et en arbre fruitier,
Aucun d'eux n'a peur et ne lâche prise et il me faut lui donner ce qu'il demande.
Et c'est extrêmement lassant pour moi.
Sans parler de la perte de respectabilité pour un homme de mon âge.
BRINDOSIER. — Laisse-moi donc partir.
PROTÉE. — Bah, tu vois que ces malices ne t'ont pas réussi.
Aucun d'eux encore n'a tenu sa promesse avec toi. Hi ! Hi ! Hi !
On ne me prend pas ainsi, je suis un trop vieux poisson.
BRINDOSIER. — Et savez-vous qui Ménélas amenait avec lui, la tenant par la main ?
PROTÉE. — Qui ?

BRINDOSIER. — Vous savez tout, Monseigneur, et je ne puis rien apprendre.
PROTÉE. — Tu sais bien que je ne suis qu'un pauvre dieu de sixième classe, et mon abonnement à la Destinée est de la dernière main.
Rien que des petits tableaux ridiculement rognés sur le ruban !
Aux endroits les plus intéressants, allons ! voilà des gens dont il ne reste plus que la main, ou la chaussure, ou bien c'est la tête qui manque, et tout à coup plusieurs brasses vous font défaut. Allez vous y reconnaître !
Aussi ayez donc confiance et prenez une servante qui s'appelle Brindosier et qui a des cornes sur la tête !
BRINDOSIER. — Vous en êtes fier !
PROTÉE. — Hé ! Hé ! Je ne dis pas ! On irait loin pour voir une de ces Nymphes dont on parle tant !
BRINDOSIER. — Et de votre troupeau de Satyres aussi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout le monde qui a un pareil cheptel ?
PROTÉE. — C'est dans leur intérêt que je les conserve. Je veux leur apprendre l'hygiène et la morale. Et puis cela m'amuse aussi de les voir sauter de roc en roc. C'est pittoresque. Il me semble que cela anime la localité ! Quel dommage de ne pas avoir un jet d'eau ! Ah ! je suis un fameux original et il n'y en a pas deux comme moi.
BRINDOSIER. — Alors vous ne saurez pas qui est avec Ménélas.

PROTÉE. — Alors il pourra se passer de mon bon filin de Phénicie, et de mon bois de teck.
Quel veau !
BRINDOSIER. — Quel cerveau, dites-vous ?
PROTÉE. — Je dis veau. Plus veau que vous qui jamais ait fini sur un lit de nouilles.
Cela se dit matelot ! ça veut naviguer, et ça n'est pas capable de traverser l'Eurotas un jour de pluie dans un cuveau à lessive !
BRINDOSIER, *à mi-voix.* — Hélène...
PROTÉE. — Hélène est avec lui ?
BRINDOSIER fait signe que oui.
Tu l'as vue ?
BRINDOSIER. — Je l'ai vue.
PROTÉE. — Aussi belle qu'on le dit ?
BRINDOSIER.— Aussi belle. Ce sauvage l'entraîne par la main.
PROTÉE, *rêveusement.* — Dix ans se sont passés depuis qu'à l'arrière du bateau qui l'amenait vers Troie
J'ai vu flotter son voile couleur d'or.
BRINDOSIER. — C'est toujours la même Hélène.
PROTÉE. — Et ce grand feu d'où on l'a retirée ne l'a point roussie ni endommagée ?
BRINDOSIER. — C'est toujours la même Hélène.
PROTÉE. — Ah, je voudrais la voir.
BRINDOSIER. — Vous voudriez l'avoir ?
PROTÉE. — Je dis que je voudrais la regarder.
BRINDOSIER. — Mais il ne tient qu'à vous,

Seigneur, de l'avoir et de la regarder tous les jours de votre vie.
PROTÉE. — Ah, ne me conseille pas de violence ! Je suis trop vieux. Mon île est petite,
Mais il n'y a pas une cabine de vieux pilote où tout soit mieux arrimé et arrangé.
Que les grands dieux en fassent donc autant à qui est toute la terre !
Je n'ai pas envie que ce bougre de sans-soin aille foutre tout en l'air !
BRINDOSIER. — C'est une bien belle chose qu'Hélène.
PROTÉE. — Elle t'a parlé ?
BRINDOSIER. — Elle est tellement remplie d'orgueil depuis ce qui lui est arrivé
Qu'elle ne dit pas un mot hors : Je suis Hélène.
PROTÉE. — Tranquille comme une statue et vivante par-dessus le marché ! Juste ce qu'il me faudrait. Pas de scènes à craindre avec elle comme tu m'en fais tout le temps, petite !
BRINDOSIER. — J'ai touché un mot à notre Ménélas de cette histoire idiote
Qu'on raconte dans toutes les Échelles depuis Marseille jusqu'à Gallipoli :
Qu'il y a deux Hélènes et que celle de Troie n'était pas la vraie.
PROTÉE. — Ce n'est pas une histoire idiote ! c'est moi qui l'ai inventée, jamais je n'ai trouvé une meilleure blague !

Elle vaut son pesant de sel marin.
BRINDOSIER. — J'ai dit à notre Ménélas
Que cette Hélène qu'il a retirée de Troie par la main était fausse,
Et que la vraie était en notre possession.
PROTÉE. — Bravo ! Excellent ! allons tu deviens une vraie fille de la mer.
BRINDOSIER. — Mais il ne tient qu'à vous de faire de ce mensonge une vérité.
PROTÉE. — Comment ?
BRINDOSIER. — Il ne tient qu'à vous de garder la vraie, l'unique Hélène.
PROTÉE. — Je ne t'entends pas.
BRINDOSIER. — Je n'ai pas tout dit à ce brutal, et que non seulement vous pouvez vous couvrir de pommes à cuire entre ses bras,
Mais que si vous le regardez sans vos lunettes, vous pouvez lui faire croire ce que vous voudrez.
PROTÉE. — C'est vrai.
BRINDOSIER. — Laissez-lui prendre vos lunettes.
Faites-lui voir que je suis Hélène.
PROTÉE. — Lui faire voir que tu es Hélène ?
Hou ! Hou !
BRINDOSIER. — Il m'emmènera avec lui.
PROTÉE. — Ho ! Ho !
BRINDOSIER. — Et il vous laissera la véritable Hélène.
PROTÉE. — Hé ! Hé !

BRINDOSIER. — Et j'emmènerai tous les Satyres, mes frères, avec moi !
PROTÉE. — Diable ! Comme tu y vas !
BRINDOSIER. — Donnez-moi seulement sa figure. Vous verrez si je ne suis pas plus Hélène qu'Hélène.
PROTÉE. — Mais il a déjà dû te promettre quelque chose ?
BRINDOSIER. — Promesses de marin ! Il jure trop facilement.
Croyez-vous qu'un marin se soucie beaucoup de prendre une bouche inutile
Par reconnaissance ? Ariane et Médée, je connais leurs histoires.
La caisse à eau n'est pas grande et voilà toute l'affaire.
— Et mes cornes ne lui disent rien.
PROTÉE. — Crois-tu donc qu'il s'en va prendre avec lui toute cette potée de Satyres à son bord ?
BRINDOSIER. — Tu lui feras croire que ce sont mes suivantes, chaste escadron.
PROTÉE. — Les Satyres tes chastes suivantes ! Hou ! Hou ! Et pourquoi pas mes phoques ?
BRINDOSIER. — Dis que c'est au-dessus de ton pouvoir.
PROTÉE. — Rien n'est au-dessus de mon pouvoir
Ni de la crédulité d'un imbécile.
BRINDOSIER. — Soyez gentil, Monsieur l'Empereur-de-la-Mer et Roi de tous les Menteurs !
PROTÉE. — Mais je ne veux pas du tout perdre

mes Satyres ! Jamais je ne pourrai plus former une pareille collection !
Tous les dieux de la mer m'envient mon cabinet !
Il n'y a que Phorcus qui a ramassé quelques méchants marins d'Ulysse,
Et ils se promènent toute la journée sur son sable hyperboréen,
Avec leur longue-vue sous le bras et leur petit chapeau de toile cirée.
Cela ne vaut pas un ensemble comme le mien ! Ils sont connus partout, de vrais fils de l'air !
BRINDOSIER. — De vieux moutons puants ! de vieux boucs ataxiques !
Si vous les laissez encore un mois à boire de l'eau minérale, ils ne seront plus bons que pour l'Ecole des Beaux-Arts.
PROTÉE. — Ta ! Ta ! Ta !
BRINDOSIER. — Mais Hélène, en revanche, quelle pièce unique ! Quel honneur pour ta vieillesse !
Un pareil numéro, ça vaut bien tout un troupeau de mérinos à demi rogneux !
PROTÉE. — Tu m'ennuies !
BRINDOSIER, *avec enthousiasme.* — Hélène, dirait-on, la vraie, la seule Hélène...
PROTÉE. — Tais-toi, tu m'ennuies !
BRINDOSIER. — La vraie, la seule Hélène ! celle que les hommes et les dieux se disputent ! celle dont on parle partout !

Celle pour laquelle deux cent mille hommes viennent de se couper la gorge...

PROTÉE. — Deux cent mille hommes, dis-tu ?

BRINDOSIER. — C'est le chiffre officiel.

PROTÉE. — Deux cent mille hommes !

Tais-toi ! tu me mets l'eau à la bouche.

BRINDOSIER. — Quelle perle pour ta collection ! Je sais que Jupiter la désire et qu'il y a une place pour elle au ciel entre les étoiles Dioscures.

PROTÉE. — Il ne l'aura pas !

BRINDOSIER, *brandissant les ciseaux.* — Non, il ne l'aura pas ! C'est Protée tout de même, c'est ce petit dieu de sixième classe qui sera le plus malin !

PROTÉE. — Tu me fais rire ! Eh bien, il en sera comme tu voudras !

BRINDOSIER, *levant la main.* — C'est promis.

MÉNÉLAS sort de la cachette et s'avance en rampant.

PROTÉE. — C'est promis !

Tout de même il m'en coûte de te perdre, Brindosier.

BRINDOSIER. — Moi aussi, mon pauvre vieux.

Elle fait signe à MÉNÉLAS.

On s'entendait bien tout de même. On avait ses habitudes, ensemble, quoi !

MÉNÉLAS se précipite et saisit PROTÉE par derrière. La baignoire se renverse. Tumulte.

En avant ! hardi ! c'est bien ! comme ça, ceinture-le au-dessus des coudes ! Bon ! tiens bon ! tiens bon ! que je dis ! Ne le lâche pas, le vieux brigand ! Attention au numéro 1 ! N'oublie pas ! c'est le lion qui va commencer !

(L'ombre d'un lion se dessine sur la toile de fond.)

RIDEAU

ACTE II

ÊME tableau qu'à l'acte précédent. Quand le rideau se lève, on voit MÉNÉLAS étendu sur le rivage et dormant, tenant dans sa main la main d'HÉLÈNE voilée et assise. A gauche sur le proscenium, appuyé sur une canne à bout de caoutchouc, se tient le SATYRE-

MAJOR, écoutant l'orchestre. — A l'orchestre.

BACCHANALE NOCTURNE

pianissimo.

LE SATYRE-MAJOR *à l'orchestre.* — Tout beau, Messieurs ! tout doux ! Plus bas ! Plus bas ! Plus bas ! S'il s'agissait de faire du bruit, nous n'aurions pas besoin de musique.
C'est le silence qu'il s'agit de faire entendre. Chhh !

Il bat la mesure. La musique, déjà faible, devient presque imperceptible.

Ça va mieux ! Sss ! plus bas encore ! que diable ! ce n'est pas pour des chaudronniers que vous jouez !
Mais pour des demi-dieux dont l'oreille farouche se termine en une pointe aussi fine qu'un seul poil.
Et vous allez réveiller ce brave homme qui a pris Troie et terrassé un phoque et qui est bien fatigué.
Et Hélène même peut-être. Plus bas !

L'orchestre joue à vide, les violons retournés, les cymbales disjointes, les cuivres bouchés.

Très bien ! Vous m'avez compris ! voilà la musique comme je l'aime.
Le ronflement des tambours, le claquement des mains, la grêle des crotales, nous
Parviennent comme de l'autre côté de la lune.
Le torrent des sabots et des pieds nus qui suivent Bacchus
N'arrive pas plus à l'oreille que le grouillement au fond d'un fleuve des écrevisses cuirassées.

Ces cris désespérés
Ne sont pas plus pour nous que la froide archerie de Diane,
Quand par un radieux minuit dans les campagnes du Rhône elle prend un large mûrier pour cible !
Et la trompette elle-même quand elle sonne, aussi faible qu'un sifflet de verre.

Faible musique.

La nuit est aux dieux.

Coups très doucement sur la grosse caisse.

N'est-ce pas ! Elle est trop belle ! c'est trop beau, ce milieu de l'année !
C'est pour cela que Bacchus est venu,
Afin de délivrer les campagnes et les déserts et les énormes replis de la terre tout remplis de forêts
De cette marche en triomphe et de ce pas irrésistible au milieu des cris de désespoir, imposant le délice et la terreur !
Malheur à celui qui sur les feuilles mouillées à minuit
Verra le reflet du dieu blanc, pareil à un soleil de lait !
Malheur au cerf qui parmi ses biches inquiètes exhaussant sa tête arborescente,
Regarde l'étrange armée cependant qu'elle passe le gué montagnard en tumulte parmi les pierres roulantes.
Et le dieu déjà n'est plus là et les précède, et l'on ne voit qu'un gros homme ivre sur son âne !
Nul à cet appel n'est plus un homme tout à fait !
Car l'homme pour bondir prend les jarrets d'une chèvre,

Et la chèvre pour happer l'aigre poignée de vigne qu'on lui tend
Se met debout et devient une fille au front cornu !
Silence !

La musique cesse peu à peu.

Salut, Ménélas !

Silence.

Il dort ! ce n'est pas en vain qu'il a regardé dans les prunelles du dieu de la Mer !
Tout pour lui est changé et je vais lui apparaître comme la plus adorable des Nymphes.
Salut, libérateur !

MÉNÉLAS ouvre les yeux sans se réveiller. — Le SATYRE-MAJOR lui fait d'horribles grimaces. — MÉNÉLAS le regarde avec hébètement et imite ses grimaces. — Puis d'un bond il se relève et saute sur son arc, mais peu à peu comme frappé d'étonnement il le laisse se débander.

SCÈNE I

LE SATYRE-MAJOR. — Salut, Ménélas !
MÉNÉLAS. — Qui me parle ?
LE SATYRE-MAJOR. — C'est moi, Seigneur, qui vous parle.
MÉNÉLAS.— Quoi, n'y avait-il pas ici tout à l'heure, Un de ces vilains Satyres encore qui me tirait la langue ?

LE SATYRE-MAJOR. — Il n'y a que moi ici, Seigneur, pour vous servir.

MÉNÉLAS, se passe la main sur le front.

Qu'y a-t-il ? Monseigneur semble inquiet et troublé.

MÉNÉLAS.— Ah, je suis las de toutes ces diableries !

LE SATYRE-MAJOR, *minaudant.* — Ce n'est pas moi au moins qui vous fais peur ?

MÉNÉLAS. — Toi, ça va bien. Je t'aime. Tu es jolie. Ah, cela fait plaisir de regarder une gentille figure.

LE SATYRE-MAJOR, *avec une révérence.* — Monseigneur !

MÉNÉLAS.— Qu'une longue boucle blonde fait bien le long de la délicieuse amande d'un jeune visage !
Et quel teint éclatant, aussi pur qu'une fleur de bégonia !
Qui es-tu ?

LE SATYRE-MAJOR. — La servante du seigneur Protée.

MÉNÉLAS. — Tu as un bien vilain maître.

LE SATYRE-MAJOR. — Naxos, (le plus souvent),
Est une île au milieu de cette mer qui se trouve entre les trois Continents,
Et c'est elle qui recueille toutes les épaves des tempêtes et des courants.

MÉNÉLAS. — Tu es une de ces épaves toi-même ?

LE SATYRE-MAJOR. — J'étais abandonnée sur la mer dans un petit bateau,
Et c'est le vieillard Protée qui recueillit ma faiblesse et mon innocence.

MÉNÉLAS. — Comme elle a bien dit ça !
Ecoute, tu es adorable !
LE SATYRE-MAJOR. — Tout beau, Seigneur !
N'est-ce pas là votre dame qui est avec vous ?
MÉNÉLAS. — Ça ne fait rien ! ça lui est tellement égal ! « Je suis Hélène ».
Veux-tu ! je t'emmène ! je te donnerai une place à la lingerie.
Mais dis-moi d'abord comment ton maître se ressent de la friction que je lui ai administrée.
LE SATYRE-MAJOR. — Merci, il va bien et vous demande ses lunettes.
MÉNÉLAS. — Un moment ! qu'il vienne les chercher.
LE SATYRE-MAJOR. — Il n'ose vous affronter de nouveau.
MÉNÉLAS. — J'ai bien cru que j'allais lâcher prise ! Le lion et tout le reste, ça m'est égal ! Mais c'est le numéro de l'octopode que je n'attendais pas !
Quand je me suis vu tout à coup au milieu de ces lanières flottantes,
Face à face avec ce bec de perroquet et ce crâne cylindrique, pareil à un énorme cornichon décoloré, plein d'une épouvantable sagesse,
Et ces yeux sans prunelles où flotte une lumière, comme une lampe derrière une boule pleine d'eau,
J'ai pensé rendre l'âme de dégoût ! Heureusement que la vision n'a pas duré,
Et qu'aussitôt j'ai tenu entre mes mains cet arbre gluant qui produit des pots de confiture,

Tout mangé par le milieu d'un cancer rose, pareil à un pis de vache.
Pouah !
LE SATYRE-MAJOR, *joignant les mains.* — Vous êtes un héros !
MÉNÉLAS. — Eh bien ! Qu'est-ce qu'il demande encore, le vieux collectionneur ?
LE SATYRE-MAJOR. — Il demande ses lunettes.
MÉNÉLAS *(il les met sur son nez.)* — On ne voit rien avec.
LE SATYRE-MAJOR. — Naturellement ; elles ne sont pas faites pour voir.
MÉNÉLAS. — Alors ?
LE SATYRE-MAJOR. — C'est le signe de son autorité.
Quand les phoques voient ses lunettes, ils sont frappés de respect et de terreur.
C'est ainsi qu'il les oblige à quêter pour lui et à apprendre l'arithmétique.
MÉNÉLAS. — En voilà encore une invention ! C'est comme ces rubans qu'il m'a montrés !
Je voulais savoir un peu ce qui se passe à Argos, car il court de mauvais bruits sur la famille.
Bon ! La première chose que je vois, c'est ma belle-sœur Clotilde à qui un jeune homme inconnu se mettait en devoir de retirer de son ventre une grande épée à deux tranchants.
LE SATYRE-MAJOR. — Ciel !
MÉNÉLAS. — Eh bien ! Elle ne souffrait aucune-

ment de cette familiarité. On la voyait se relever et sortir à reculons en arrangeant sa coiffure.

LE SATYRE-MAJOR. — Prodige !

MÉNÉLAS. — Aussitôt se présentait un homme, le crâne fendu en deux, et Clotilde, — Clytemnestre, veux-je dire, — qui se tenait à côté de lui, la hache à la main.

LE SATYRE-MAJOR. — Grands dieux ! vous me faites peur !

MÉNÉLAS. — Le crâne se recollait et mon frère Agamemnon sortait de la baignoire parfaitement intact et sec.

Et ainsi de suite. Et cela a fini confusément par une épouvantable fricassée où tout était confondu, le sacrifice de ma nièce et la cuisine qu'on a faite de mes petits cousins !

J'en ai mal aux yeux.

Si au moins je reconnaissais les gens ! Mais tout tremble et ondule comme les figures qu'on voit au-dessus d'un feu ! et aux endroits les plus intéressants il y a des grands trous blancs. Car ces rubans ne sont pas de première main.

LE SATYRE-MAJOR. — Les oracles sont toujours obscurs.

MÉNÉLAS. — En somme tous ces massacrés qui se raccommodent, c'est un symbole, quoi ! et le sens est plutôt consolant.

J'en conclus que tout s'arrange,

Comme le prouve ma propre histoire.

— Mais si j'avais seulement cent brasses de ces rubans, quelle concurrence pour Delphes !
— Là-dessus je n'en pouvais plus et je me suis endormi,
Tenant ferme la main de cette femme et dans l'autre les lunettes.
LE SATYRE-MAJOR. — Rendez-les moi !
MÉNÉLAS. — Minute ! est-ce que ma barque est réparée ?
LE SATYRE-MAJOR. — Elle est prête et vous attend.
MÉNÉLAS. — L'œil du bateau est repeint ?
LE SATYRE-MAJOR. — Il est repeint. Vous n'avez plus que la prunelle à y poser.
Vous avez une voile de lin et une autre de jute, quinze avirons de la première bordée et vingt-huit de la seconde,
Et un beau gouvernail presque neuf qui a été fait pour l'Administration des Pompes funèbres Égyptiennes.
MÉNÉLAS. — Je lui rendrai les lunettes quand je partirai.
LE SATYRE-MAJOR. — Ecoutez donc ! Vous pouvez lui demander autre chose !
MÉNÉLAS. — Quoi ?
LE SATYRE-MAJOR.— Ne savez-vous pas que la fameuse Hélène habite depuis dix ans dans cette île ?
MÉNÉLAS, *prenant son arc.* — File, ou je te tue !
LE SATYRE-MAJOR, *fuyant.* — Regardez derrière vous !

SCÈNE II

Entre BRINDOSIER, voilée.

BRINDOSIER. — Salut, ô mon époux, je te retrouve enfin.
MÉNÉLAS, *se retournant.* — Quoi ?
BRINDOSIER. — Salut, ô mon époux, je te retrouve enfin.

MÉNÉLAS. — Qui êtes-vous ?

BRINDOSIER lève son voile. MÉNÉLAS la regarde en silence.

MÉNÉLAS. — Regarde, Hélène !
HÉLÈNE, *se dévoilant indolemment.* — Qui êtes-vous, Madame ?
BRINDOSIER. — Réponds-lui, Ménélas. Dis-lui qui je suis. Cette voix, ce visage qui se tourne vers le tien, cette femme devant toi qui t'accueille, cela, ne les reconnais-tu pas ?
MÉNÉLAS, *à voix basse.* — Hélène, c'est Hélène.
HÉLÈNE. — Il n'y a ici d'autre Hélène que moi.
MÉNÉLAS. — Ah, le cœur me bat étrangement ! Voici avec moi deux Hélènes, celle du passé et l'autre que Pâris m'a rendue.
Si je ne tenais ta main, ah, je dirais que celle-ci est la vraie. C'est la voix, c'est la taille, c'est le visage,
Plus jeune seulement, plus pur peut-être.
Regarde toi-même.
HÉLÈNE. — Je n'ai pas besoin de regarder.
MÉNÉLAS. — Regarde, te dis-je !
HÉLÈNE, *tournant lentement les yeux vers lui.* — Cette femme me ressemble comme je ressemble à Andromaque.
MÉNÉLAS. — Tais-toi, tu n'y entends rien ! je me souviens mieux que toi !

HÉLÈNE. — Il n'y a ici d'autre Hélène qu'Hélène de Troie,
Qui fut enlevée par Alexandre autrement Pâris.
Comme on le sait dans le monde entier depuis Gadès jusqu'à la Colchide,
Et comme en témoignent ces grands tas de briques noircies, qu'on voit en face de Ténédos.
BRINDOSIER. — Je ne sais. Quant à moi, je suis Hélène de Sparte.
HÉLÈNE. — Tu ne l'es mie.
BRINDOSIER.— Toujours fidèle, toujours aimante, la même,
Et qui n'ai pas d'autre époux que le mien.
MÉNÉLAS. — Comment êtes-vous ici, Madame, en cette présente île de Naxos ?
BRINDOSIER. — Je dormais.
MÉNÉLAS. — Vous dormiez ?
BRINDOSIER. — Hermès,
Hermès m'avait flagellé le visage
De ce rameau trempé dans le fleuve Léthéon.
MÉNÉLAS. — Vous dormiez ! et moi pendant ce temps, casque en tête et l'épée au poing,
J'assiégeais Troie là-bas où vous étiez.
BRINDOSIER. — Non pas moi.
MÉNÉLAS. — Non pas vous ?
BRINDOSIER. — Celle-ci, non pas moi !
MÉNÉLAS.—Vous dites bien, car celle-ci est Hélène.
BRINDOSIER. — Salut donc, Hélène.
MÉNÉLAS. — La reconnaissez-vous ?

BRINDOSIER. — Salut, Hélène.
MÉNÉLAS. — C'est Hélène que je tiens par la main ?
BRINDOSIER. — Qui d'autre ?
N'est-ce point mon visage ?
N'est-ce point mon corps ?
N'est-ce point mon sein que soulève ce souffle indigné ?
Qu'as-tu fait, pendant que je dormais, ô image de moi-même ! et quel usage les dieux ont-ils fait de mon sommeil ?
C'est moi pour qui Troie a brûlé pendant que je dormais, c'est moi qui l'ai rasée comme avec la faux, pendant que je n'étais troublée d'aucun songe !
Mon corps est-il si puissant que sa seule image suffise à la volonté d'un dieu ?
Mon âme est-elle si puissante qu'elle suffise à faire vivre deux corps ?
HÉLÈNE. — Ce sont des paroles qu'il est difficile de supporter.
BRINDOSIER. — Maintenant, sœur Hélène, ô mon image,
Maintenant que votre tâche est faite,
Maintenant que je suis éveillée et qu'il fait jour,
Il est temps que vous me cédiez ma place et mon époux !
Ayez la bonté de disparaître, je vous en prie.
MÉNÉLAS. — Souffle dessus un peu pour voir si elle va disparaître

Comme la vapeur de l'eau qui commence à bouillir.
BRINDOSIER. — Mais toi, Ménélas, qu'attends-tu pour m'ouvrir tes bras après ces dix années,
Et ce cœur qui m'appartient ?
MÉNÉLAS. —Quelle preuve as-tu que tu es Hélène ?
BRINDOSIER. — Nulle que la vérité.
MÉNÉLAS. — Je sens je ne sais quel doute en moi.
HÉLÈNE. — Ménélas, j'ai déjà supporté de vous beaucoup de choses et j'ai beaucoup souffert pour vous : toutefois ne me poussez pas à bout.
Et il est bien vrai que je suis une femme et en votre possession : non point tant cependant que vous le croyez.
Mais je proteste que si vous avez le malheur de me faire cette injure et de lâcher seulement ma main,
Vous ne ramènerez plus Hélène une seconde fois,
Et ni dans cette vie ni dans l'autre
Vous ne retrouverez ces doigts si longtemps des vôtres disjoints.
MÉNÉLAS. — Je suis le maître de tout ce qu'il y a d'Hélènes au monde.
BRINDOSIER. — Une seule suffit.
MÉNÉLAS. — Tu dis bien ! Il n'y a qu'une Hélène pour moi.
BRINDOSIER. — Une seule, la même.
MÉNÉLAS. — Tu dis bien, la même pour moi à jamais.

BRINDOSIER. — Une seule Hélène, celle qui te fut donnée jadis.
MÉNÉLAS. — Je me souviens !
BRINDOSIER. — La fille de Léda et de Jupiter...
MÉNÉLAS. — ... La femme du Roi de Sparte.
BRINDOSIER. — ... Jupiter qui tonne dans les nuées,
Quand les nuages pareils à de grandes montagnes blanches accumulées
S'accroissent peu à peu dans le ciel pur,
Au-dessus de ce petit temple rouge bien connu des bergers dont le fronton n'a pas plus de trois colonnes.
MÉNÉLAS. — Tu te souviens ?
BRINDOSIER. — Là est une prairie ombragée de peupliers.
HÉLÈNE. — Mais il n'y avait pas de peupliers !
MÉNÉLAS. — Si, tais-toi, il y en avait !
BRINDOSIER. — Là est une prairie ombragée de peupliers.
MÉNÉLAS. — Il y avait des peupliers, je me souviens à mesure qu'elle parle.
BRINDOSIER. — Là où le ruisseau rapide... Il fuit !
MÉNÉLAS. — Là où le ruisseau rapide...
BRINDOSIER. — Que ses eaux étaient claires !
MÉNÉLAS. — Que ses eaux étaient claires et quel bruit triste elles faisaient parmi les pierres roulantes !

BRINDOSIER. — Avant qu'elles n'entrent dans la vaste conque de Juin.
MÉNÉLAS. — ... Avant que par mille vannes et coupures, elles ne soient distribuées à tout le riche herbage.
BRINDOSIER. — Là sont trois chênes consacrés à mon père.
HÉLÈNE. — Bon, voilà que ce sont des chênes à présent !
MÉNÉLAS. — Elle a raison, je me souviens, ce sont des chênes.
BRINDOSIER. — Ce grand arbre dont la feuille est la plus tardive.
MÉNÉLAS. — En ce mois de juin où tu me dis que tu m'aimais, à ces hauteurs où nous étions montés.
C'est à peine si elles étaient encore poussées.
BRINDOSIER. — Leur couleur est celle de l'or.
MÉNÉLAS. — Non point l'or de la vieillesse, mais le jeune rameau qui commence !
Avant que Jupiter ne leur ait donné
Cette puissante couleur de vert où ses yeux se complaisent.
BRINDOSIER. — Leur couleur est celle de l'or !
MÉNÉLAS. — Non point du temps qui passe, mais de celui qui vient de commencer.
BRINDOSIER. — Leur couleur est celle de l'or.
MÉNÉLAS. — Non point leur couleur, ô bien-aimée !

Mais celle de ce grand feu que j'avais allumé un peu plus bas et dont l'éclat les enveloppait tout entiers.
BRINDOSIER. — N'est-il point convenable que l'on se purifie par le silence et par le jeûne...
MÉNÉLAS. — Oui, cela est convenable.
BRINDOSIER. — ... N'est-il pas convenable qu'on se purifie comme pour les Mystères,
Quand on va épouser la fille d'un dieu ?
MÉNÉLAS. — Quand on tient entre ses bras l'enfant divin dont les yeux immobiles entre les paupières
Vous regardent avec indifférence.
Et tu étais vierge entre mes bras comme la Victoire, et la harpe pour l'aveugle,
Et comme ce jeune fût de marbre blanc au seuil de la patrie que l'exilé saisit religieusement de ses deux mains.
BRINDOSIER. — Au-dessus de nous s'élevaient ces longs rubans de murs l'un sur l'autre, et cette citadelle dans le ciel avec ses tours déchiquetées,
Et ces longues forêts de chênes toutes plates sur les terrasses, pareilles à la mousse qui pousse entre les interstices,
Et ces cascades silencieuses et immobiles,
Et ce lieu d'avance aménagé par la main des Titans sur l'ordre de mon père,
Pour être son temple avec nous.
MÉNÉLAS. — Je me souviens.
BRINDOSIER. — Et que tu étais beau alors, Mé-

nélas, le plus fort entre tous ceux de ton âge et le plus habile aux jeux !
MÉNÉLAS. — Tu es la même toujours.
BRINDOSIER. — La même, c'est toi qui le dis, tu en es sûr ?
MÉNÉLAS. — Hélène : il n'y a pas d'autre femme au monde.
BRINDOSIER. — Dis, t'ai-je bien fait souffrir ?
MÉNÉLAS. — Pas à la mesure de mon amour.
BRINDOSIER. — Était-ce dur d'être séparé de moi ?
MÉNÉLAS. — Mon désir ne t'a point quittée.
BRINDOSIER. — Ni moi je ne t'ai quitté.
MÉNÉLAS. — Tu ne m'as point quittée ?
BRINDOSIER. — Je dormais entre tes bras.
MÉNÉLAS. — Dis seulement une chose, fille de Zeus !
BRINDOSIER. — Oui, je veux te la dire.
MÉNÉLAS. — Comment moi qui entre les chefs grecs n'étais pas ni le premier ni le second,
Ai-je trouvé faveur à tes yeux ?
BRINDOSIER. — N'avais-tu rien pour la mériter ?
MÉNÉLAS. — Rien quand je te regarde et que je me souviens !
BRINDOSIER. — Et qui donc m'aurait tenue ainsi entre ses bras et ne m'aurait point lâchée ?
Ces dix ans qui ne furent qu'une seule heure de nuit,
Pendant que je dormais.
MÉNÉLAS. — La nuit est finie.

BRINDOSIER. — Elle est finie et je suis réveillée !
MÉNÉLAS. — Elle est finie et je vois de nouveau ces yeux pleins d'indifférence qui me regardent.
BRINDOSIER. — Qu'attends-tu donc pour venir entre mes bras ?

Il fait le geste d'aller vers elle.

HÉLÈNE. — Ménélas.
MÉNÉLAS. — Hélène !
HÉLÈNE. — Que fais-tu ? Vas-tu me laisser, une fois encore ?
BRINDOSIER. — N'écoute point ce qu'elle dit ! N'écoute pas cette ombre façonnée par les pouvoirs envieux à mon image et qui veut te décevoir encore !
HÉLÈNE. — Te décevoir ! Réponds-lui ! Est-ce en songe que tu as souffert ?
Est-ce en songe que tu as pris Troie ? Est-ce en songe que tu m'as retirée du sombre Gynécée Asiatique,
Cette nuit où l'on voyait clair, bien qu'il n'y ait aucune lampe allumée ?
Est-ce qu'il est trompeur, le visage que tu as reconnu à la flamme d'une telle lumière ?
BRINDOSIER. — Tout est un songe, excepté ces jours de jadis qui n'ont pas cessé.
HÉLÈNE. — Et dis si c'était un songe aussi à cette heure de midi cet énorme dos de la mer entre l'Europe et l'Asie qui s'est levé pour nous prendre comme l'échine d'un taureau,
Et qui, d'un seul coup m'emportant avec le Ravisseur en un seul jour

Nous a laissés à sec là-bas ! près d'un phare fumant dans le point du jour qui s'éteignait.
BRINDOSIER. — Tout est un songe excepté ce visage vers toi et ces yeux pleins d'ignorance vers les tiens comme ceux des animaux.
HÉLÈNE. — Tout est un songe, excepté cette main de nouveau dans la tienne et ce corps de nouveau solide entre tes bras.
BRINDOSIER. — Ah, les fleuves de la terre au mois de Juin, quand les troupeaux épars remontent l'herbe difficile et que le pâtre écarte du genou ce torrent qui descend vers lui de la vie verte et rose et toute luisante, pleine de fleurs, d'abeilles et de papillons !
Ah, le miel que je fus à tes lèvres et cette tête tout à coup que j'ai versée sur ton épaule !
HÉLÈNE. — Tu caresses et j'ai frappé.
BRINDOSIER. — J'ai gagné ton cœur.
HÉLÈNE. — Tu ne l'as point percé.
BRINDOSIER. — Souviens-toi de ces nuits de ma jeunesse où je dormais à ton côté !
HÉLÈNE. — Souviens-toi de ces nuits où tu étais seule, et moi entre les bras du Ravisseur.
BRINDOSIER. — Je fus fidèle.
HÉLÈNE. — Fidélité dormante.
BRINDOSIER. — Fidèle cependant.
HÉLÈNE. — Joyau de peu de prix qui ne fut pas perdu et qui n'est pas disputé !
BRINDOSIER. — Toujours la même.

HÉLÈNE. — Et moi aussi, ne suis-je pas toujours la même ? Et de plus une autre.
BRINDOSIER. — Femme d'un seul.
HÉLÈNE. — Et moi donc, n'étais-je pas ta femme entre les bras du Ravisseur ?
Quand du haut de la grande tour de Troie
Je voyais autour de cette ville bien défendue
Au Nord, au Sud, au Levant, au Couchant,
Ta patience et ton désir chaque soir autour de moi
Se rallumer avec les cent mille feux de ton armée campante !
BRINDOSIER. — Tais-toi, illusion !
HÉLÈNE. — Tais-toi, imposture !
MÉNÉLAS. — Que faire ?
BRINDOSIER. — Me croiras-tu si cette création d'un dieu malin
Avoue son imposture et que c'est moi Hélène ?
HÉLÈNE. — Certes en ce cas il faudra toutes deux nous croire.
BRINDOSIER. — Laisse-moi donc seule avec elle.

Sort MÉNÉLAS.

SCÈNE III

Silence.

BRINDOSIER. — Naturellement, c'est vrai, je l'avoue, c'est vous qui êtes Hélène.

HÉLÈNE. — Je vous rends grâces.

BRINDOSIER. — Avouez que l'on pourrait s'y tromper.

HÉLÈNE. — Je ne sais. Je ne vous ai pas regardée.

BRINDOSIER. — Regardez-moi donc.
HÉLÈNE, *la regardant.* — Il faut que Ménélas soit encore plus fou que je ne croyais.
BRINDOSIER. — C'est Protée qui a fait ce prestige.

Silence.

C'est le seigneur Protée qui a fait ce prestige étonnant.

Silence.

C'est lui qui a mis l'illusion dans ses yeux.
N'êtes-vous pas curieuse de savoir qui est le seigneur Protée ?
HÉLÈNE. — Non.
BRINDOSIER. — C'est l'intendant de cette mer ivre et folle où Médée dispersa les membres de son grand-père,
Dont le fond est troublé par des soupirs sulfureux,
Et dont la surface incessamment est battue et barattée par les rames d'expéditions extravagantes,
Argô, Troïa,
Tous ces aventuriers au grand nez, au petit front stupide, glabres comme des acteurs, ramant de bon courage !
Et là-bas cet anneau d'écume, est-ce un phoque qui respire ?
Nullement c'est une vache.
C'est Jupiter à la nage sous la forme d'une bête à cornes couronnée de marguerites qui amuse une petite fille !

HÉLÈNE. — Dois-je comprendre que vous considérez comme une démence
Cet honorable effort de toute la Grèce pour me récupérer ?
BRINDOSIER. — Certes et bien digne de Protée.
HÉLÈNE. — Vous m'excuserez de ne pas être de votre avis.
BRINDOSIER. — Que vous êtes belle, Hélène, et que j'aime ces beaux yeux, dépourvus de toute expression,
Que vous tordez lentement vers moi !
HÉLÈNE. — Oui, c'est moi qui suis la belle Hélène.
BRINDOSIER. — Ah, il n'y a pas de Protée qui tienne !
Je le jure, Ménélas est un sot de ne pas faire la différence entre nous deux !
HÉLÈNE. — Il est vrai.
BRINDOSIER. — C'est un balourd et un sot.
HÉLÈNE. — Il est vrai.
BRINDOSIER. — Un brutal, un méchant !
Ah, j'en suis sûre ! ce n'est pas une fois seulement qu'il vous a caressé l'échine avec le bois de son arc.
HÉLÈNE. — Tous les hommes sont de même.
BRINDOSIER. — Eh quoi, Pâris aussi...
HÉLÈNE. — Non. C'était un homme agréable et qui savait faire avec les femmes.
BRINDOSIER. — Mais il est mort, n'est-ce pas ?
HÉLÈNE. — Il ne faut plus y penser.

BRINDOSIER. — N'y pensons donc plus et évitons cette ride du front verticale qui est la plus difficile à effacer.
Il faut se la masser chaque soir avec le pouce.
HÉLÈNE. — Avec le pouce et un peu de suint de mouton raffiné.
BRINDOSIER. — On ne peut rien vous apprendre. Laissez-moi vous regarder encore, non pas comme font les hommes qui n'y connaissent rien, mais avec l'œil d'une femme.
Grands dieux ! *(Soupir.)*
Ah, dieux, que vous êtes belle ! il n'y a rien à reprendre en vous.
Ariane même, à qui cette île doit sa gloire,
N'était qu'une grasse Crétoise auprès de vous.
HÉLÈNE. — Quelque fraîcheur, dit-on ?
BRINDOSIER. — Oui. — Mais d'où vient cette robe ?
HÉLÈNE. — Vous ne l'aimez pas ? C'était la dernière mode de Troie pourtant.
BRINDOSIER. — Oui.
Et Troie était séparée du reste de la terre depuis dix ans.
HÉLÈNE, *la voix tremblante.* — Qu'y puis-je faire ? C'est la faute de ce vilain Ménélas.
BRINDOSIER. — Ce vert si curieux... Ah, je ne l'avais pas revu depuis longtemps. Ma grand'mère aimait tellement cette couleur !
Et ces grands animaux brodés, que c'est étrange ! cette

chaussure Phrygienne, cette agrafe vraiment Cimmérique...
HÉLÈNE. — Ce n'est pas ma faute !

Elle pleure.

BRINDOSIER. — Qu'ai-je fait, ma chérie ? ne pleurez pas, ne gâtez pas ces beaux yeux !
Écoutez ! Savez-vous ce que je pense ? C'est vous qui êtes à la mode et moi qui ne le suis plus déjà.
Ce butin qui se disperse de tous côtés...
Tout, cet hiver, va se porter à la Troyenne.
HÉLÈNE, *larmoyant.* — Ah, ah !
BRINDOSIER. — N'êtes-vous pas contente ?
HÉLÈNE. — Ah, vous me percez le cœur !
Quand ce vilain Ménélas est arrivé, tout de suite je lui ai dit d'aller piller chez mes belles-sœurs.
Il y en avait cinquante et je connaissais leurs armoires.
Nous sommes partis avec cinq bateaux remplis de malles.
Tout cela a péri dans la tourmente !
BRINDOSIER. — Ah, c'est un coup bien dur.

Elle l'enlace.

HÉLÈNE, *palpant l'étoffe de sa robe.* — Ma chère, quelle est l'étoffe dont votre robe est faite ? Je n'en ai jamais vu de pareille.
BRINDOSIER. — C'est du pongé de Chine qui est fait avec de la soie de chêne.

HÉLÈNE. — Et cela peut se laver ?
BRINDOSIER. — Le navire qui nous l'a apporté était sous la mer depuis trois semaines. C'était là première consignation pour l'Europe.
HÉLÈNE. — Que vous êtes heureuse !
BRINDOSIER. — Et que diriez-vous de cette étoffe plus brillante que la soie, plus fraîche que le lin,
Qui est faite avec de l'ortie ?
HÉLÈNE. — Vous en avez beaucoup ?
BRINDOSIER. — Quarante caisses bien repérées au large de Pharos. Ah, je n'ai jamais rien qui me manque !
Pas une tempête d'équinoxe qui ne nous apporte les dernières nouveautés.
Pas une maison de Tyr ou de Thèbes Hécatompyles,
Qui ne nous soit bien introduite.
Et quelle pourpre nous avons !
Aussi fraîche que le sang ! Regardez ! c'est le dernier genre de Tyr. On l'appelle " La Troyenne ". Et cette autre est "l'Hélénide".
Vous rougissez ? avouez que c'est flatteur.
HÉLÈNE. — Ah, que l'on est heureux d'avoir tant de fréquentations.
BRINDOSIER. — Oui. C'est l'avantage de ce petit port de mer.
HÉLÈNE. — Moi, je m'en vais à Sparte.
BRINDOSIER. — C'est une ville bien honorable et les mœurs y sont bonnes.
HÉLÈNE. — Simples, mais bonnes.

BRINDOSIER. — Quelles orgies de fidélité vous pourrez y faire avec Ménélas.
HÉLÈNE. — La forme des chapeaux y est réglée par la loi sous la peine capitale.
BRINDOSIER. — Mais la nature y est belle.
Que c'est solennel le milieu de ces longs jours d'été.
Quand parmi l'aboiement des cigales interrompues dans la lumière qui fait tout disparaître,
On entend comme le bruit d'un dieu qui aiguise son épée !
Et que le Taygète au soir après l'orage rôtit en ruisselant devant le soleil
Comme une pièce de bœuf devant un grand feu de bois !
HÉLÈNE. — Ce qu'il y a de mieux à faire à Sparte est de dormir. Je déteste la campagne.
BRINDOSIER. — Les femmes y sont belles.
HÉLÈNE. — Elles font le pain, elles traient les vaches et dansent comme des bêtes.
BRINDOSIER. — Les hommes sont de bons compagnons.
HÉLÈNE. — On ne me permet que les pères de famille au-dessus de quarante ans et je ne suis invitée qu'au dessert.
Alors on craque ensemble des noix et l'on s'exerce à parler d'une manière Laconique.
BRINDOSIER. — Pauvre Hélène ! ah, que vous allez souffrir, vous qui avez eu des expériences si intéressantes !

HÉLÈNE. — J'aime mieux ne pas y penser.
BRINDOSIER. — Où est cette fameuse Hélène ? dira-t-on.
Elle est à Sparte et elle coud des poches à sel pour des pâtres.
C'est elle avec ses femmes qui fabrique ces biscuits locaux si renommés.
Que l'on casse avec une masse de plomb et où l'on trouve de noires momies de raisins secs.
HÉLÈNE. — Vous aussi, votre vie doit être bien monotone.
BRINDOSIER. — Ma chère, que dites-vous ? Tout passe ici ! C'est le centre des trois mondes,
Sans parler de ce ciel au-dessus de nous qui est le quatrième.
Pas de jour qu'un dieu n'en descende. Ah, votre père m'est bien connu.
Pas un héros dont nous n'ayons la visite.
Rien ne tombe à l'eau que je n'en aie aussitôt le meilleur.
HÉLÈNE. — Eh bien, vous êtes heureuse !
BRINDOSIER. — Non. Je suis une femme de foyer.
Tranquille, modeste.
Une vie simple et tout unie, voilà ce qu'il me faut.
Ah, ce serait une position pour vous !
HÉLÈNE. — Ne me tentez pas.
BRINDOSIER. — Hélène de Naxos après Hélène de Troie ! Hélène-du-milieu-des-mers !

On armerait de tous les ports du monde pour venir vous voir,
Comme on s'en va à Delos vers l'autel d'Apollon et de Latone !
HÉLÈNE. — Et si Ménélas vient me prendre ?
BRINDOSIER. — Fiez-vous à moi. Fiez-vous au seigneur Protée.
HÉLÈNE. — Qui est Protée ?
BRINDOSIER. — Le plus riche de tous les demi-dieux.
Il a le contrat pour toute la mer jusqu'à Tarente. Parlez-moi de votre Priam !
HÉLÈNE. — Personnellement ?
BRINDOSIER. — Vous en ferez ce que vous voudrez.
C'est un original qui à deux jambes préfère une grande queue de poisson.
Il est aussi inoffensif qu'un cul-de-jatte.
HÉLÈNE. — Bien sûr, ce n'est pas un peu mort à Naxos ?
BRINDOSIER. — Mort ? La mer est comme un grand journal où tout ce qui se passe vient s'inscrire.
Et si Naxos vous ennuie ici,
Rien n'empêche de la mettre ailleurs.
C'est une roche légère et qui flotte comme un échaudé et comme un blanc d'œuf battu.
Et si vous voulez vous en aller, vous êtes libre.
Allons, votre carrière n'est pas finie ! Il n'y a pas qu'une Troie au monde.

HÉLÈNE. — En quoi est ce bracelet à votre bras gauche ?
BRINDOSIER. — Il est d'une matière merveilleuse et sans prix qui s'appelle Celluloïd.
HÉLÈNE. — On dirait de l'ivoire mais c'est cent fois plus beau !
Comment lui a-t-on donné cette couleur rose ? il semble un ruban de soie et l'on voit la boucle et les trois trous pour l'ardillon imités avec un art merveilleux.
Ah, quel goût exquis !
BRINDOSIER. — Je vous le donne.

Elle le lui donne.

HÉLÈNE. — Et vous dites qu'il vous reste encore trois pièces de ce pongé ?
BRINDOSIER. — Trois pièces, je compte les prendre avec moi.
HÉLÈNE. — Hélène,... pardon, ma chère, je ne sais comment vous appeler...
Laissez-les moi.
BRINDOSIER. — C'est un grand sacrifice.
HÉLÈNE. — Et comment fixez-vous votre corsage ?
BRINDOSIER. — Par derrière, naturellement.
HÉLÈNE. — Par derrière ! par la Bonne Déesse ! un corsage qui se ferme par derrière !
BRINDOSIER. — Voyez-vous ces boutons ? il n'y a qu'à pousser dessus, et clac !
HÉLÈNE. — Que c'est ingénieux ! laissez-moi es-

sayer moi-même. Clic je tire. Clac je pousse. Clic, clac, clic, clac !

BRINDOSIER. — On appelle cela des boutons à pression.

HÉLÈNE. — Que vous êtes heureuse ! je rougis de mes agrafes scythiques.

BRINDOSIER. — C'est un voyageur de Jérusalem, la tête en bas, qui nous les a apportés l'autre jour, en route vers le fond de la mer.

Nous en avons trois cartons.

HÉLÈNE. — Hélène, ma petite Hélène !

BRINDOSIER.— Eh bien, Hélène ?

HÉLÈNE. — Laisse-moi avoir ces boutons !

BRINDOSIER. — Et vous resterez à Naxos ?

HÉLÈNE. — J'y consens.

BRINDOSIER. — Merci, Hélène.

HÉLÈNE. — Adieu, Hélène.

BRINDOSIER. — Adieu !

HÉLÈNE s'en va.

SCÈNE IV

Rentre MÉNÉLAS.

MÉNÉLAS. — Hélène, où est cette autre Hélène qui est venue m'inquiéter ?

BRINDOSIER. — Il n'y a qu'une Hélène, qui te fut toujours fidèle.

L'autre s'est dissipée comme un songe.

Musique à l'orchestre exprimant la solitude de la mer.

MÉNÉLAS. — Je te crois. Pour moi seul tu seras l'Hélène que j'ai aimée. La même, toujours fidèle.
BRINDOSIER. — L'autre s'est dissipée comme un songe.
MÉNÉLAS. — Mais, grands dieux ! que personne autre ne le sache !
BRINDOSIER. — Que personne autre ne le sache ?
MÉNÉLAS. — Il faut que tout chacun te croie cette Hélène que le Ravisseur entraîna.
BRINDOSIER. — Pourquoi ?
MÉNÉLAS. — Mon honneur y est intéressé.
Quelle gloire serait la mienne ? Et que diraient les mères de tant de braves qui sont tombés sur les rives du Scamandre ?

SCÈNE V

Le navire approche. Il est garni de Satyres qui le poussent avec leurs rames. Et pour plus de commodité il est monté sur des roulettes.

MÉNÉLAS. — Et quelles sont ces belles nymphes aux bras blancs qui conduisent notre esquif ?

BRINDOSIER. — Les servantes qui dormaient avec moi.

Ce sont elles qui nous serviront de mariniers.
Le favorable Auster souffle et le jour nous fera voir les rivages blanchissants de la Grèce.

On pose une planche pour l'embarquement.

MÉNÉLAS. — Monte, Hélène.
BRINDOSIER. — Mais, dis-moi, n'as-tu pas promis à cette Nymphe
Brindosier et à ses Satyres de les emmener avec toi ?
MÉNÉLAS. — C'est vrai, je l'ai juré, mais le bateau n'est pas assez grand.
BRINDOSIER. — Il faut tenir son serment.
MÉNÉLAS. — J'ai juré par Zeus, mon beau-père.
Cela n'a pas d'importance. Entre parents on n'y regarde pas de si près.
Mais il me reste le dernier rite à accomplir.

On lui apporte un pot de peinture et du bout du pinceau il pose la prunelle au milieu de l'œil du bateau.

Reste ouvert, œil vigilant ! Jour et nuit, soir et matin,
Vers les feux, vers les étoiles, vers les amers,
Guide-nous, gros œil patient de la nef surchargée qui nous contient,
Submergée jusqu'aux épaules au sein nerveux de ces mers que notre éperon laboure.

Tous deux montent à bord ; on retire la planche.

CHŒUR DES SATYRES *hissant la voile.* — Hé — hho !
Hé — hhé — hé éhhé — hé hho !
Hé hho !
Hé hho !
Hé hho !
MÉNÉLAS. — Nous ne bougeons pas.
LE SATYRE-MAJOR, *au gouvernail.* — Nous sommes ensablés !
HÉLÈNE. — Ménélas, rends les lunettes à Protée.
MÉNÉLAS. — Jamais ! Ce que j'ai pris par la force, je ne le rends que par la force.
LE SATYRE-MAJOR. — Faites la souille.

On fait la souille inutilement.

MÉNÉLAS. — A l'aide, Jupiter !

Coup de tonnerre. IRIS, toute garnie de plaques d'or et de clochettes, en un costume qui rappelle assez celui des danseuses Siamoises, tombe du ciel au bout d'une ficelle. Elle attache le crochet auquel elle est suspendue au crochet correspondant de l'île, et le tout monte au ciel en tourbillonnant au milieu de l'admiration générale. L'île en s'élevant découvre PROTÉE qui est assis sur une chaise, en proie à un grand abattement. La nef reste seule au milieu d'une vaste étendue de linoléum.

BRINDOSIER. — Merveille !
MÉNÉLAS. — Merci, Jupiter !
LE SATYRE-MAJOR. — La mer est libre !
AUTRES SATYRES.— Libre! Libre! Libre! Libre!
MÉNÉLAS, *se portant à l'avant.* — Barre à bâbord, cinq points !
LE SATYRE-MAJOR. — Barre à bâbord, cinq points !
LES SATYRES. — On bouge ! On bouge ! On part ! On part !
MÉNÉLAS. — La brise n'est pas assez forte ! Toutes les rames à la mer !
LE SATYRE-MAJOR. — Toutes les rames à la mer ! *(Coup de sifflet.)*
Attention !
Souquez !
Une, deux ! Une, deux !
LES SATYRES, *chantant à gorge déployée.*

Marguerite, elle est malade !
Il lui faut le médecin !
Marguerite, elle est mala a de,
Il lui faut aut aut, il lui faut aut aut,
Il lui faut le médecin !

MÉNÉLAS. — O Nymphes, quelles voix célestes ! quelle délicieuse mélodie !
LE SATYRE-MAJOR. — Sciez, les enfants !
LES SATYRES *de même.*

Le médecin qui la visite
Lui a défendu le vin. bis.

Médecin, va-t-en au diable,
Si tu me défends le vin. bis.

J'en ai bu toute ma vie,
J'en boirai jusqu'à la fin. bis.

Si je meurs, qu'on m'enterre,
Dans la cave où est le vin. bis.

Les pieds contre la muraille
Et le bec sous le robin. bis.

S'il en tombe quelques gouttes,
Ça sera pour me rafraîchir. bis.

Et si le tonneau défonce ;
J'en boirai à mon plaisir. bis.

MÉNÉLAS lève la main.

LE SATYRE-MAJOR. — Rentrez les rames ! Où allons-nous, les enfants ?
UN SATYRE. — En France !
UN AUTRE. — A Bordeaux !
LE SATYRE-MAJOR. — En Bourgogne ! Une fois que nous nous serons débarrassés de cet imbécile. Entendez le vent qui ronfle dans la toile ! C'est Bacchus lui-même qui nous reprend et nous fait signe !
CHŒUR DES SATYRES. — En Bourgogne ! En Bourgogne ! Vive le vin Bourguignon !

LE SATYRE-MAJOR. — Allons planter le vin de Beaune !
MÉNÉLAS. — Barre à bâbord, deux points !
LE SATYRE-MAJOR. — Barre à bâbord, deux points.
UN SATYRE.— Je ne m'arrête pas avant Châlons !
UN AUTRE. — J'ai soif à mettre la mer à sec !
LE SATYRE-MAJOR. — Quel est le vin le meilleur, les enfants ?
LE CHŒUR. — C'est celui de la Côte qui est entre Beaune et Dijon !
LE SATYRE-MAJOR. — Quelle est la terre la meilleure, les enfants ? La plus noire, la plus grasse, la mieux fumée ?
MÉNÉLAS. — La brise faiblit.
LE SATYRE-MAJOR. — Sifflez pour la brise.

Ils sifflent.

LE CHŒUR. — Une terre sèche et grumeleuse comme du lait caillé, et pleine de cailloux calcaires
Qui gardent la chaleur comme des briques
Afin que la grappe lourde et dormante cuise des deux côtés.
LE SATYRE-MAJOR. — Quelle est la terre la meilleure, les enfants ?
LE CHŒUR. — Une terre maigre dont l'os saillit
Comme les vaches qui sont bonnes laitières dont saillit l'os de la hanche.

MÉNÉLAS. — Le vent mollit.

CHŒUR DES PHOQUES, *surgissant autour de la nef.* — Flouc ! flouc !

L'île de Naxos a été enlevée au ciel, il y a du bon pour des phoques !

Flouc ! flouc !

Une de moins ! moins y a d'îles, mieux cela vaut pour les phoques. Hourra !

Flouc ! flouc !

Le vieux Protée a perdu ses lunettes, hourra ! nous n'extrairons plus de racines carrées, hourra !

Flouc ! flouc !

La mer est libre ! la mer est libre ! Elle est libre et nous sommes dedans !

La sentez-vous frémir et frissonner ? Sentez-vous ce coup de reins qui nous envoie à huit pieds dans l'air !

Hourra ! Hourra !

Quel bond ! quelle détente !

Elle est libre et nous sommes dedans ! elle est infinie et nous sommes dedans ! il y a plus ici à boire qu'un coup de vin ! Youp, youp, youp, hourra ! Youp, youp, youp, hourra !

La nef disparaît suivie des Phoques.

PROTÉE *seul au milieu de la scène.* — Et vous trouvez cela raisonnable ?

Quelle folie dans tout cela ! quelle dérision des choses sérieuses ! quelle farce stupide !

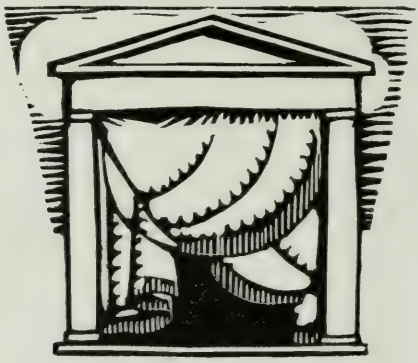
Voilà Jupiter qui a besoin de son Hélène pour en faire une étoile,
Et c'est vrai qu'il y a une place vide au ciel qui ne fait pas bien entre les Dioscures.
Est-ce qu'il pense une seconde à mes droits sacrés de propriétaire ?
Ou du moins est-ce qu'il va se donner la peine de piquer la pécore au milieu de mon petit jardin, où elle est cependant bien visible ?
Point. Comme une servante sans attention, comme une hirondelle sans souci qui pour une mouche enlève toute la toile d'araignée,
Voilà Iris, on lui a dit Hélène, et c'est toute ma propriété au ciel qu'elle emporte !
Elle est au ciel maintenant, ma jolie petite île de Naxos, avec toutes ses collections et ses six plants de tabac !
Allez donc l'y chercher !
Elle est au ciel et les vagues de l'azur blanchissent contre ses récifs.
Pour moi me voilà seul, ruiné et sans lunettes.
C'est bien, je m'en vais, je quitte la surface, on ne me verra plus !
Je plonge, *nunc est bibendum !*
Je prends ma retraite à l'étage au-dessous ! dans un monde plus tranquille, j'habite un grand palais de bulles d'air au milieu des coraux, des éponges et des holoturies !
Adieu, Ménélas, bon vent ! bon voyage, navigateur !

C'est pour cela qu'il a pris Troie !
Pour débarquer sur la rive de Laconie cette chèvre camuse et ce plein chargement de bêtes à cornes !
Où est le bon sens dans tout cela ? Je vous le demande.
Où est la justice ? Où est le bon ordre et le bon tempérament ?
Et dire qu'il en sera toujours ainsi tant que le monde sera gouverné par les poètes ! Ah, ça n'est pas près de finir !
Quel malheur ! Quel malheur !

Il s'abîme.

En Allemagne, 1913.

RIDEAU ET FIN



UNICA

ACHEVE D'IMPRIMER LE QUINZE FÉVRIER MIL NEUF CENT VINGT SUR LES PRESSES DE COULOUMA, IMPRIMEUR. ARGENTEUIL

113

7575 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 003932372b

CE PQ 2605
.L2P7 1920
COO CLAUDEL, PAU PROTEE.
ACC# 1341625